

# LE JÉSUS

DE M. RENAN

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL

---

PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE DE LA PAIX, ET RUE SAINT-ARNAUD, 4

—  
1863

42515.33.9  
✓



*Walker fund*

# LE JÉSUS

DE M. RENAN

---

Nous venons de lire et de relire *la Vie de Jésus*, par M. Renan. Ce livre est un chef-d'œuvre d'habileté. Nous ne parlons ni de son style ni de sa science, mais de l'adresse merveilleuse de son auteur à colorer les événements, façonner les hommes, pour les amener ensemble à présenter au lecteur une physionomie qui trompe sur leur vrai caractère. Jusqu'à ce jour les adversaires de la Révélation lui avaient jeté de grossières injures; le christianisme était « l'infâme; »

Jésus, « le soleil; « l'Évangile, « une collection de mythes. » L'énormité de ces accusations faisait sentir leur fausseté. M. Renan l'a bien compris et il s'est mis en garde contre cet écueil. Il a déposé le rôle d'accusateur pour affecter celui d'historien. Il faut le reconnaître, l'imitation est heureuse. Le parti pris y est bien dissimulé; le blâme, tempéré par l'éloge; la main qui frappe tombe avec tant de ménagement qu'on pourrait prendre pour une caresse un véritable soufflet. M. Renan a si bien rédigé son réquisitoire qu'il semble porter un grand intérêt à l'accusé dont il demande la condamnation. Il a compris que pour gagner le jury il ne fallait pas paraître lui dicter son verdict.

Quant à nous, il faut l'avouer, nous ne possédons pas cette habileté : nous laisserons voir d'entrée où nous désirons conduire ceux qui parcourent ces pages. Nous ne visons ni au style magique, ni à la haute critique,

mais à la simple droiture, et nous comptons sur la force même de la vérité.

C'est dans les Évangiles que M. Renan puise les documents dont il compose la vie de Jésus, et il rend à cette source ce témoignage : « En somme, j'admets comme authentiques les quatre Évangiles canoniques. Tous, selon moi, remontent au premier siècle, et ils sont à peu près des auteurs auxquels on les attribue; mais leur valeur historique est fort diverse. Matthieu mérite évidemment une confiance hors ligne pour les discours; là sont les *logia*, les notes même prises sur le souvenirs vif et net de l'enseignement de Jésus. » (p. xxxvii.)

Après la lecture de ces lignes n'êtes-vous pas rassuré? Leur auteur n'a-t-il pas déjà gagné votre confiance en vous manifestant une telle impartialité envers les Évangiles? Oui, mais attendez : il ne tardera pas à restreindre singulièrement la portée de ses con-

cessions. Il croit au récit évangélique..... excepté à la partie miraculeuse. Il est bien décidé d'avance à repousser comme faux tout ce qui dépassera l'histoire ordinaire, c'est-à-dire qu'il est résolu à ne voir en Jésus qu'un simple homme. Que M. Renan fût arrivé à ce résultat après examen, nous le comprendrions; mais non, il en fait son point de départ. Avant d'ouvrir les Évangiles, il arrête que tous les miracles en sont faux. Écoutez-le :  
« Nous ne disons pas, le miracle est impos-  
» sible ; nous disons : il n'y a pas eu jus-  
» qu'ici de miracle constaté. Que demain  
» un thaumaturge se présente avec des ga-  
» ranties assez sérieuses pour être discuté ;  
» qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose,  
» ressusciter un mort ; que ferait-on ? Une com-  
» mission composée de physiologistes, de physi-  
» ciens, de chimistes, de personnes exercées à  
» la critique historique, serait nommée. Cette  
» commission choisirait le cadavre, s'assure-  
» rait que la mort est bien réelle, désignerait

» la salle où devrait se faire l'expérience,  
» réglerait tout le système de précautions  
» nécessaires pour ne laisser prise à aucun  
» doute. Si, dans de telles conditions, la ré-  
» surrection s'opérait une probabilité presque  
» égale à la certitude serait acquise. Cepen-  
» dant, comme une expérience doit toujours  
» pouvoir se répéter.... et que dans l'ordre  
» du miracle il ne peut être question de facile  
» ou de difficile, le thaumaturge serait invité à  
» reproduire son acte merveilleux, dans d'au-  
» tres circonstances, sur d'autres cadavres,  
» dans un autre milieu. Si chaque fois le  
» miracle réussissait, deux choses seraient  
» prouvées : la première, c'est qu'il arrive  
» dans le monde des faits surnaturels ; la se-  
» conde, c'est que le pouvoir de les produire  
» appartient ou est délégué à certaines per-  
» sonnes. Mais qui ne voit que jamais mi-  
» racle ne s'est produit dans ces conditions-  
» là ? » (LII.)

<sup>1</sup> Une fois entré dans cette ligne d'investigation,

Ainsi, ne prenez pas la peine d'indiquer à M. Renan une voie différente pour constater un prodige ; il vous le déclare : i n'en veut pas. Soit ; mais alors il faut avouer que c'est une étrange manière de consulter un livre

nous trouvons que M. Renan s'est montré bien modéré. Il aurait pu logiquement aller plus loin et dire : Tout cela accompli, rien n'est encore prouvé ; car on peut suspecter la bonne foi des témoins, la science des expérimentateurs, et supposer que le thaumaturge est un habile inventeur ! S'il fût venu il y a un siècle offrir de raconter ce qui se passait à mille lieues de distance et de couper bras et jambes aux spectateurs sans qu'ils s'en aperçussent, les savants de l'époque auraient pu crier au prodige ! et cependant le thaumaturge n'eût été que l'inventeur de la télégraphie électrique et de l'éthérisation. Pourquoi ne découvrirait-on pas l'art de ressusciter les morts ? Faites un pas de plus : Supposez ce qui est en question, supposez que réellement Dieu donne aujourd'hui aux disciples de Jésus-Christ la puissance de faire des prodiges, qu'est-ce que cela prouverait pour certains esprits ? Rien ! Les miracles ne seraient plus des miracles, voilà tout. Je vous défie de m'empêcher de douter ! Aussi les miracles de l'Évangile ne sont-ils pas faits pour convertir les incrédules et les douteurs, mais pour fortifier la foi des croyants. Jésus-Christ l'a dit lui-même en parlant des frères du mauvais riche : « Ils ne seraient pas persuadés lors même qu'un des morts ressusciterait. » (*Luc, xvi, 31.*)

pour en extraire une histoire que d'arrêter à priori, que les assertions qui le remplissent sont des erreurs ou des mensonges, et de se placer devant le héros qu'on veut peindre, en lui disant : je consens à voir en toi tout, excepté ce que tu prétends être. Je raconterai tes paroles et tes actes ; mais tes paroles et tes actes inspirés par la pensée que je t'attribuerai.

N'importe ; voyons si l'être qui va sortir de ces « inductions » (page L), aura cet air de vie, ce naturel, ces tons vrais qui font dire : un tel homme a vécu.

En cherchant à nous rendre compte de ce qui fait la force de notre auteur, nous sommes arrivé à ce principe, juste dans ses limites, erroné aux extrêmes où M. Renan l'a conduit : *l'homme est inconséquent* ; on peut trouver en lui le bien et le mal, le faux et le vrai. Exprimée dans ces termes vagues cette

assertion est fondée. Mais celui qui s'en sert est-il en droit d'en conclure que l'homme est en telle contradiction avec lui-même, qu'on doive s'attendre à trouver chez le même être le crime et la vertu, la droiture et l'hypocrisie, la sagesse et la folie, la naïveté et l'astuce? N'y a-t-il donc aucune limite à ce mélange dans le même individu? Alors renoncez à rien affirmer en histoire, renoncez à ces « inductions » qui, d'après vous, sont la base de vos jugements dans *la Vie de Jésus*.

Ce caractère divers dans un même être, M. Renan l'a-t-il attribué à son héros dans les limites du vraisemblable, même aux yeux de ceux qui ne verraient en lui qu'un homme? ou bien M. Renan l'a-t-il poussé jusqu'à l'exagération, et le portrait qui en résulte est-il hors de vérité? c'est ce que le lecteur pourra décider après lecture de l'étude qui va suivre.

## JÉSUS MORAL.

Acceptons un moment pour fondée la conclusion de M. Renan : « Tous les siècles »  
» proclameront qu'entre les fils des hommes  
» il n'en est pas né de plus grand que Jésus. »  
(Page 459.)

Soit. Voyez maintenant à quelle hauteur ce Jésus a porté son humanité, même d'après M. Renan : « Cette sublime personne qui, »  
» chaque jour préside encore au destin du  
» monde, il est permis de l'appeler divine,  
» non en ce sens que Jésus ait absorbé tout  
» le divin ou lui ait été adéquat (pour employer l'expression de la scolastique), mais  
» en ce sens que Jésus est l'individu qui a

4.

» fait faire à son espèce le plus grand pas  
 » vers le divin. L'humanité dans son en-  
 » semble offre un assemblage d'êtres bas,  
 » égoïstes, supérieurs à l'animal en cela seul  
 » que leur égoïsme est plus réfléchi. Mais au  
 » milieu de cette uniforme vulgarité, des co-  
 » lonnes s'élèvent vers le ciel et attestent une  
 » plus noble destinée. Jésus est la plus haute  
 » de ces colonnes, qui montrent à l'homme  
 » d'où il vient et où il doit tendre. En lui s'est  
 » condensé tout ce qu'il y a de bon et d'élevé  
 » dans notre nature. » (.P 458.)

Et ce que Jésus apparaît à M. Renan dans  
 les documents qui, tant bien que mal, re-  
 tracent sa belle vie, n'est pas encore tout ce  
 qu'il fut en réalité. Jésus a été plus grand que  
 ne l'ont su dépeindre ses biographes. « Les  
 » évangélistes, nous dit M. Renan, qui nous  
 » ont légué l'image de Jésus, sont si fort  
 » au-dessous de celui dont ils parlent, que  
 » sans cesse ils le défigurent faute d'atteindre

» à sa hauteur..... On sent à chaque ligne  
» un discours d'une beauté divine fixé par  
» des rédacteurs qui ne le comprennent  
» pas, et qui substituent leurs propres idées  
» à celles qu'ils ne saisissent qu'à demi. En  
» somme, le caractère de Jésus, au lieu d'a-  
» voir été embelli par ses biographes, a été  
» diminué par eux. » (P. 450.)

« ... Si la religion est la chose essentielle  
» de l'humanité, par là il (Jésus) a mérité  
» le rang divin qu'on lui a décerné. Une  
» idée absolument neuve, l'idée d'un culte  
» fondé sur la pureté du cœur et sur la fra-  
» ternité humaine faisait par lui son entrée  
» dans le monde, idée tellement élevée que  
» l'Église chrétienne devait sur ce point  
» trahir complètement ses intentions, et que  
» de nos jours, quelques âmes seulement sont  
» capables de s'y prêter. » (P. 90.)

« Enfin qu'on juge de Jésus par son

- œuvre : La morale évangélique n'en reste
- pas moins la plus haute création qui soit
- sorti de la conscience humaine, le plus
- beau code de la vie parfaite qu'aucun
- moraliste ait tracé (P. 84.) Jésus était plus
- que le réformateur d'une religion vieillie ;
- c'était le créateur de la religion éternelle
- de l'humanité. » (P. 332.)

Il serait superflu de multiplier ces citations ; ce qui précède suffit à montrer que d'après M. Renan Jésus n'était pas un faiseur de religion, mais un être dont la hauteur morale lui avait inspiré la noblesse de ses conceptions. Jésus n'était pas Dieu, mais il était aussi divin que l'homme peut l'être, et même il a dépassé de haut l'homme le plus juste, le plus moral, le plus parfait. Nous le croyons aussi, nous croyons ces éloges sincères et nous n'en sommes que plus étonné de voir ensuite le panégyriste attribuer à l'être doué de ces divines per-

fections les misères humaines que nous allons citer.

### JÉSUS HALLUCINÉ.

Comment de cette perfection de l'homme moral, Jésus a-t-il pu en venir à se croire un envoyé de Dieu, lui sans divine mission ? M. Renan va nous mettre sur la voie.

D'abord Jésus se croit en rapport avec Dieu. (P. 75.) Rien de plus simple ; son état moral l'y autorisait. De cette union spirituelle avec Dieu à l'affirmation d'être son enfant, son fils, il n'y a pas un abîme infranchissable. Dans un sens Jésus a donc pu se croire fils de Dieu. (*Ibid.*) De là, par une gradation de pensées que nous ne nous chargeons pas d'expliquer, Jésus en vint à

s'identifier avec son père. Première transformation.

D'autre part, Jésus s'était qualifié de fils de l'homme; jusque-là rien de mieux, car dans les langues sémitiques, nous dit M. Renan, *le Fils de l'homme* est un simple synonyme d'*homme*. Mais cette expression ayant été jadis appliquée par le prophète Daniel, selon certaines écoles, au Messie, il s'ensuivit que le titre de fils de l'homme, qui signifiait homme dans l'intention de Jésus se trouva comme à son insu le désigner pour le Messie. Or, seconde transformation non moins étrange que la première, « Jésus se laissait donner ce titre avec plaisir. » Voilà donc déjà par l'effet d'une simple métaphore l'enfant de Dieu comme vous et moi transformé en fils dans un sens spécial, en fils unique de Dieu. Cette usurpation de titre qui eût paru blasphématoire au simple juif, fut acceptée sans scrupule de conscience par cet

être excellent; Jésus, qui se croyait un homme, Jésus véridique, humble et moral, se laissa qualifier de Dieu tout simplement ! Mais nous ne sommes pas au terme de nos transformations.

Jésus, s'étant donné la mission d'avancer le règne de Dieu sur la terre, en vint à se persuader que « le ciel, la terre, la nature » tout entière, la folie, la maladie et la » mort ne sont que des instruments pour lui. » Dans son accès de volonté héroïque il se » croit tout-puissant. » (P. 118.)

Si Jésus, sans l'être, s'est cru tout-puissant, on ne sera pas surpris qu'il ait pensé pouvoir guérir les malades, « guérir était » considéré comme une chose morale ; Jésus, » qui sentait sa force morale, devait se croire » spécialement doué pour guérir. Convaincu » que l'attouchement de sa robe, l'imposition » de ses mains faisaient du bien aux malades,

» il aurait été dur s'il avait refusé à ceux qui  
» souffraient un soulagement qu'il était en  
» son pouvoir d'accorder.... Un des genres  
» de guérison que Jésus opérait le plus sou-  
» vent était l'exorcisme ou l'expulsion des  
» démons.» (P. 261.)

Que Jésus par une fièvre de piété en soit venu à se persuader que Dieu lui devait un pouvoir surhumain, à la rigueur nous le comprenons. Mais qu'à sa première tentative pour exercer cette puissance miraculeuse il ne se soit pas aperçu qu'il s'était trompé, que le paralytique ne marchait pas, que l'aveugle n'ouvrait pas les yeux, que le mort ne sortait pas du tombeau; en un mot que son attente illusoire, à chaque instant déçue, ne l'ait pas désabusé sur son pouvoir imaginaire, cela dépasse notre conception. Il faut que nous nous rappelions ce que M. Renan nous a dit ailleurs : « le fou côtoie » ici l'homme inspiré. » (P. 77,) « Socrate et

» Pascal ne furent pas exempts d'hallucina-  
» tions. (P. 267.) Les plus belles choses du  
» monde se sont faites à l'état de fièvre;  
» toute création éminente entraîne une rup-  
» ture d'équilibre, un état violent pour l'être  
» qui la tire de lui. » (P. 453.) Il est vrai  
que cette explication annule les miracles des  
Évangiles et fait de Jésus un fou, un hallu-  
ciné. Un tel état d'esprit ne s'harmonie guère  
avec l'excellence morale attribuée par notre  
auteur à Jésus-Christ. Et cependant il est  
une autre disposition qui, si possible, y con-  
corde encore moins. Nous allons l'examiner.

## JÉSUS IMPOSTEUR.

M. Renan n'accuse pas plus ouvertement Jésus d'imposture qu'il ne l'a directement accusé d'hallucination; non, il ménage mieux ses termes. Il couvre même ce que la conduite de Jésus a de louche d'un vernis de nécessité. Pour excuser Jésus, il lui attribue ce vieux principe de tous les faiseurs de religion qu'on peut en bonne conscience accomplir le mal pour qu'il en résulte du bien.

« Concevoir le bien, nous dit M. Renan, » ne suffit pas, il faut le faire réussir parmi » les hommes. Pour cela des voies moins » pures sont nécessaires. (P. 92.) Pour ob- » tenir moins de l'humanité, il faut lui de-

» mander plus. L'immense progrès moral dû  
» à l'Évangile vient de ses exagérations... »  
(P. 316.) Après une telle profession de principes de notre critique, nous ne nous étonnerons pas qu'il en fasse l'application à son héros; mais, dussions-nous apparaître comme un rigoriste ridicule, nous continuerons à regarder comme impossible de faire entrer dans le caractère moral reconnu à Jésus-Christ aucune duplicité.

Nous avons vu que Jésus se persuadait avoir une puissance miraculeuse qu'il ne possédait pas; il paraît qu'il n'eut pas toujours cette persuasion et qu'au besoin un peu d'adresse lui en tenait lieu. En effet, « quelques fois, nous dit M. Renan, Jésus usait  
» d'un artifice innocent (artifice innocent!). Il  
» affectait de savoir sur celui qu'il voulait  
» gagner quelque chose d'intime... Dissimulant la vraie cause de sa force, je veux  
» dire sa supériorité sur ce qui l'entourait, il

» laissait croire, pour satisfaire les idées du  
 » temps... qu'une révélation d'en haut lui  
 » découvrirait les secrets et lui ouvrirait les  
 » cœurs. (P. 162.) En acceptant les utopies de  
 » son temps, Jésus sut ainsi en faire de hau-  
 » tes vérités, grâce à de féconds malentendus.  
 » (P. 284.)... Dès le vivant de Jésus plusieurs  
 » (charlatans) sans être ses disciples chassaient  
 » les démons en son nom... Jésus qui voyait  
 » en cela un hommage à sa renommée ne se  
 » montrait pas pour eux bien sévère. . »  
 (P. 295).

En résumé : « n'être pas trop sévère pour  
 » des charlatans qui lui sont favorables ; » —  
 « d'une utopie faire une vérité, grâce à de  
 » féconds malentendus ; » — « laisser croire  
 » qu'une révélation d'en haut lui découvre des  
 » secrets, dissimuler et user d'artifice, » voilà  
 les moyens dont le candide Jésus se sert  
 pour proclamer la vérité, recommander sa  
 morale ; voilà les ressources qui nous expli-

quent ses succès et dont on félicite le divin fondateur de la religion de l'humanité! De plus longs développements seraient inutiles, et nous terminons sur ce sujet en plaçant devant la conscience du lecteur cette simple question : Un tel être vous paraît-il à la hauteur de la tâche qu'on lui attribue? Ces traits divers mis dans son caractère vous semblent-ils faire un tout harmonieux? Est-ce bien là un de ces types si naturels qu'après les avoir contemplés on dit : ils ont vécu! Si un cinquième Évangile, découvert aujourd'hui, nous présentait Jésus tel que nous le dépeint M. Renan, serions-nous entraînés à dire : Voilà le cachet de la réalité? Et, s'il fallait l'attribuer à un auteur des premiers siècles, serait-ce à saint Paul ou à Porphyre?

Non ce n'est pas là le Jésus de nos Évangiles : c'est Jésus remis aux mains d'Hérode et de Pilate, des soldats et des valets; c'est-à-dire Jésus humilié, conspué, souffleté; c'est un Jésus de votre invention. Je comprends

que le vieux portrait du nôtre ne vous plaise pas ; il vous a fallu le repeindre à neuf, le couvrir de vos couleurs, le défigurer pour nous apprendre à le dédaigner. Aussi en avançant, le traiterez-vous avec moins d'égards ; vous lui jetterez plus librement vos blâmes ; vous ternirez sans émotion ses vertus. Selon vous sa morale ne sera plus sublime, elle deviendra « exaltée. » (P. 314.) Il louera ses disciples « pour être mauvais fils, mauvais patriotes, si c'est pour Christ qu'ils résistent à leur père et combattent leur patrie. » (P. 314.) Désormais vous reprocherez à « cette morale faite pour un moment de crise de n'avoir pu que devenir une utopie que bien peu s'inquiètent de réaliser... L'homme évangélique sera un homme dangereux. » (P. 315.) Un moment vient où vous ne craignez plus de nous déclarer que Jésus « était, si l'on peut le dire, totalement hors de la nature ; que la famille, l'amitié, la patrie n'avaient plus aucun sens pour lui. »

(P. 316.) Et, pour qu'on ne vous oppose pas sa touchante conduite à l'heure suprême envers sa mère et son disciple, vous mettez le fait en doute. (P. 422.)

Vous éprouvez un tel besoin d'accuser Jésus que vous êtes « tenté de croire qu'il » conçut de propos délibéré de se faire tuer. » Vous changez ses trop justes prévisions de souffrances pour ses disciples en « goût pour les » persécutions et pour les supplices » (p. 316); vous le conduisez à travers de fausses interprétations à un degré si effrayant d'enthousiasme que vous ne craignez plus de dire que « parfois on eût dit qu'il était fou. » (P. 318.) Vous en prenez à témoin « ses disciples » (p. 318), quand vous auriez dû dire ses parents qui ne croyaient pas en lui. (P. 323, 327.) Enfin selon vous « sa mauvaise humeur contre toute » résistance l'entraînait jusqu'à des actes inexplicables et en apparence absurdes. » (P. 319.).. « La passion qui était au fond de

» son caractère, l'entraînait aux plus vives  
» invectives. » (P. 325.) Et « plusieurs des  
» recommandations qu'il adresse à ses disci-  
« ples renferment des germes d'un vrai fa-  
» natisme. » (P. 326.) Jusqu'à ce jour tout  
le monde avait été d'accord avec Jésus pour  
admirer la veuve qui met au tronc des pau-  
vres la faible offrande prise sur son néces-  
saire plutôt que les riches qui n'y déposent  
que de leur abondant superflu ; mais aujour-  
d'hui M. Renan découvre là un esprit de  
« critique qui se plaît à relever le pauvre qui  
» donne peu et de rabaisser le riche qui  
» donne beaucoup. » Quant à l'idée de pro-  
portion qui renverse complètement cet énoncé  
et qui fait le fond du récit, elle ne se présente  
pas même à notre auteur. Jusqu'à ce jour,  
tout le monde était d'accord pour reconnaî-  
tre l'humilité profonde de Jésus. M. Renan  
change tout cela et trouve que Jésus « aime  
» les honneurs » (p. 374); il en donne pour  
preuve la défense qu'il prend de Marie, ré-

pendant les parfums de sa sépulture ! et en traçant ces mots il ne lui vient pas à la mémoire que Jésus a lavé les pieds de ses disciples, qu'il s'est dit le serviteur de tous, qu'il a refusé la couronne, repoussé le titre de bon et s'est déclaré humble de cœur !

Mais, s'il est un exemple frappant du parti pris de dénigrer Jésus, c'est la manière dont sa mort est racontée. Nous ne voulons pas nous arrêter à ce fait qu'on mêle au récit de la crucifixion, si simple et si touchant, dans les Évangiles, des détails sur les divers genres de ce supplice, sur la boisson des soldats romains, sur « ce singulier hasard que Barabbas meurtrier s'appelait aussi Jésus, etc. » Non ; bien que toutes ces particularités aient pour résultat d'amoindrir Jésus et sa conduite admirable pendant ces dernières heures, nous aimons mieux ne pas y voir d'intention. Mais, peut-on s'empêcher de découvrir de l'hostilité dans ce qui suit : s'il est

dit que Jésus a prononcé cette noble parole :  
« Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce  
» qu'ils font, » c'est « selon une tradition, »  
« et si elle ne fut pas sur ses lèvres, elle fut  
» dans son cœur. » « Jean déclare avoir été  
» présent et être resté constamment debout  
» au pied de la croix. On peut affirmer avec  
» plus de certitude que... » (P. 422.) Pour-  
quoi donc avec plus de certitude? Vous vous  
découvrez.

En même temps qu'on abaisse Jésus et  
ses amis, on relève ses adversaires avec pré-  
caution. Ainsi, quoi qu'en dise l'évangéliste,  
Jésus a bien réellement prononcé le mot fatal :  
« Je détruirai le temple de Dieu et le rebâ-  
» tirai en trois jours. » « Au point de vue du  
» judaïsme orthodoxe, Jésus était vraiment  
» un blasphémateur, un destructeur du culte  
» établi ; or, ces crimes étaient punis de mort  
» par la loi. » (P. 396 et 397.) On comprend  
que si les juges n'ont fait qu'appliquer la loi,

leur faute est bien moins grave. Quant au traître Iscariote, sans nier qu'il ait « contribué à l'arrestation de son maître », M. Renan croit que « les malédictions dont on l'a chargé ont quelque chose d'injuste... Il y eut peut-être dans son fait plus de maladresse que de perversité... Mais, si la folle envie de quelques pièces d'argent fit tourner la tête du pauvre Judas, il ne semble pas qu'il eût complètement perdu le sens moral, puisque, voyant les conséquences de sa faute, il se repentit (quelle repentance !) et, dit-on, se donna la mort. » (P. 382.) L'indulgent biographe essaye même de décharger « le pauvre » Judas d'un suicide, en insinuant que sa mort pourrait bien être l'œuvre des chrétiens. « Peut-être aussi, dit-il, l'épouvantable haine qui pesait sur sa tête, aboutit-elle à des actes violents où l'on vit le doigt de Dieu. » Transformer le suicide de Judas en un crime des chrétiens, cela ne vous dit-il rien ?

Après avoir presque justifié Judas, M. Renan innocente à peu près Pilate. A travers l'intolérance religieuse, les rois d'Espagne et le clergé romain, il fait remonter le premier tort jusqu'à la loi de Moïse, et il excuse la faiblesse criminelle du gouverneur en rappelant la cruauté cléricale qui, plus tard, au nom de Jésus, en a bien fait autant ! Cette habileté d'avocat pour faire oublier le crime de son client, en rappelant des torts futurs des prétendus disciples de la victime, mérite d'être remarquée ; elle met à nu à la fois et le désir et l'impuissance de l'auteur pour ternir l'image de celui que le respect universel ne lui permet pas d'attaquer. Mais ne jugeons pas nous-même, contentons-nous de citer les paroles de M. Renan : « Vu » l'attitude que les Romains avaient prise en » Judée, Pilate ne pouvait guère faire que » ce qu'il fit. Combien de sentences de mort » dictées par l'intolérance religieuse ont » forcé la main au pouvoir civil. Le roi

» d'Espagne, qui pour complaire à un  
» clergé fanatique, livrait au bûcher des  
» centaines de ses sujets, était plus blâmable  
» que Pilate ; car il représentait un pouvoir  
» plus complet que n'était encore à Jérusa-  
» lem celui des Romains. Quand le pouvoir  
» civil se fait persécuteur ou tracassier, à la  
» sollicitation du prêtre, il fait preuve de  
» faiblesse. Mais que le gouvernement qui à  
» cet égard est sans péché, jette à Pilate la  
» première pierre. Le bras séculier derrière  
» lequel s'abrite la cruauté cléricale, n'est  
» pas le coupable. Nul n'est admis à dire  
» qu'il a horreur du sang quand il le fait  
» verser par ses valets.

» Ce ne furent donc ni Tibère, ni Pilate  
» qui condamnèrent Jésus. Ce fut le vieux  
» parti juif ; ce fut la loi mosaïque. » (P. 410  
et 411.)

Pour le lecteur attentif de la *Vie de Jésus*,

il est évident que l'auteur s'est donné beaucoup de peine pour ne pas se poser en adversaire et n'apparaître que comme simple historien. Nous reconnaissons que dans la mesure où l'art pouvait atteindre ce but, M. Renan s'en est approché; toutes ses paroles sont pesées, contrebalancées; mais enfin, pour communiquer l'idée, il fallait bien l'émettre, et nous venons de voir comment il y a réussi. Nous n'avons pas la prétention, dans ce court exposé, de discuter les faits historiques; mais simplement de signaler l'intention qui dirige la plume déliée, habile (dirai-je adroite?) de notre écrivain et d'établir qu'elle n'est pas aussi impartiale qu'on voudrait bien nous le persuader. Nous ne trouvons pas mauvais sans doute que M. Renan et tout autre disent qu'ils ne croient pas en Jésus-Christ. Mais nous aimerions des allures plus ouvertes, plus franches. Peut-être jugera-t-on les nôtres bien rudes. Du moins on ne nous accusera pas d'avoir voulu faire admettre notre pensée

à la faveur d'une apparente indifférence. Nous croyons pouvoir être impartial tout en confessant notre confiance en la Révélation.

Pour ramener Jésus à la taille d'un simple homme, il ne suffisait pas de l'amoindrir lui-même, il fallait encore expliquer par un concours de circonstances naturelles comment, simple mortel, il avait pu s'élever à l'œuvre qui étonne encore aujourd'hui, même les incrédules. Aussi allons-nous voir M. Renan, pour atteindre ce résultat, mettre à contribution le temps, la contrée, les hommes au milieu desquels vivaient Jésus. Pour être à la fois fidèle et concis, nous citerons en abrégé :

«... Aucun milieu historique ne fut aussi  
» propre que celui où se forma Jésus, à déve-  
» lopper ces forces cachées que l'humanité  
» tient comme en réserve et qu'elle ne laisse  
» voir qu'à ses jours de fièvre et de péril. »

«... Un gigantesque rêve poursuivait de-  
» puis des siècles le peuple juif et le rajeu-  
» nissait sans cesse dans sa décrépitude... La  
» Judée avait concentré sur son avenir natio-  
» nal toute sa puissance d'amour et de désir.  
» Elle crut avoir des promesses divines d'un  
» avenir sans bornes... A l'époque de la  
» captivité, un poète plein d'harmonie vit la  
» splendeur d'une Jérusalem future, dont les  
» peuples et les îles lointaines seraient tri-  
» butaires sous des couleurs si douces qu'on  
» eût dit qu'un rayon des regards de Jésus  
» l'eût pénétré à une distance de six  
» siècles. »

» La victoire de Cyrus sembla quelque  
» temps réaliser tout ce qu'on avait espéré...  
» mais l'entrée triomphante et souvent bru-  
» tale de la civilisation grecque et romaine  
» en Asie le rejeta dans ses rêves. Plus que  
» jamais il invoqua le Messie comme juge et  
» vengeur des peuples. »

« ... Si Israël avait eu la doctrine dite spiri-  
» tualiste, qui coupe l'homme en deux parts,  
» le corps et l'âme, et trouve tout naturel que,  
» pendant que le corps pourrit, l'âme sur-  
» vive, cet accès de rage et d'énergique pro-  
» testation n'aurait pas eu sa raison d'être...  
» Les pharisiens eurent recours au dogme de  
» la résurrection. Les justes revivront pour  
» participer au règne messianique. Ils re-  
» viendront dans leur chair et pour un monde  
» dont ils seront les rois et les juges... La  
» résurrection, idée totalement différente de  
» l'immortalité de l'âme, sort d'ailleurs très-  
» naturellement des doctrines antérieures et  
» de la situation du peuple... Se combinant  
» avec la croyance au Messie et avec la doc-  
» trine d'un prochain renouvellement de  
» toute chose, elle forma ces théories apoca-  
» lyptiques qui couvaient dans toutes les  
» imaginations et produisaient d'un bout à  
» l'autre du monde juif une fermentation ex-  
» trême. »

« ..... Jésus, dès qu'il eut une pensée,  
» entra dans la brûlante atmosphère que  
» créaient en Palestine les idées que nous  
» venons d'exposer. Délivré de l'égoïsme,  
» il ne pensa qu'à son œuvre, à sa race,  
» à l'humanité. Ces montagnes, cette mer,  
» ce ciel d'azur, ces hautes plaines à l'ho-  
» rizon, furent pour lui, non la vision  
» mélancolique d'une âme qui interroge la  
» nature sur son sort, mais le symbole cer-  
» tain, l'ombre transparente d'un monde in-  
» visible et d'un ciel nouveau.

» Il n'attacha jamais beaucoup d'import-  
» tance aux événements politiques... De con-  
» tinuelles séditions excitées par les zélateurs  
» du mosaïsme ne cessèrent d'agiter Jérusa-  
» lem. La mort des séditieux était assurée, mais  
» la mort, quand il s'agissait de l'intégrité  
» de la loi, était recherchée avec avidité. Il  
» semble que la loi n'eût jamais compté plus  
» de sectateurs passionnés qu'au moment où

» vivait déjà celui qui, de la pleine autorité  
» de son genre et de sa grande âme, allait  
» l'abroger... »

« ..... Un mouvement, qui eut beaucoup  
» d'influence sur Jésus, fut celui de Juda le  
» Gaulonite ou le Galiléen... Juda fut évi-  
» demment le chef d'une secte galiléenne  
» préoccupée de messianisme et qui aboutit  
» à un mouvement politique. Le procureur  
» Coponius écrasa la sédition du Gaulonite;  
» mais l'école subsista et conserva ses chefs...  
» Jésus vit peut-être ce Juda... il connut en  
» tout cas son école, et ce fut probablement  
» par réaction contre son erreur qu'il pro-  
» nonça l'axiome du denier de César. Le sage  
» Jésus, éloigné de toute sédition, profita de  
» la faute de son devancier et rêva un autre  
» royaume et une autre délivrance. »

« ..... La Galilée était un pays très-vert,  
» très-ombragé, très-souriant, le vrai pays

» du Cantique des cantiques et des chansons  
» du bien-aimé. Pendant les deux mois de  
» mars et d'avril, la campagne est un épais  
» massif de fleurs d'une franchise de couleurs  
» incomparables. Les animaux y sont petits,  
» mais d'une douceur extrême. Des tourte-  
» relles sveltes et vives, des merles bleus si  
» légers qu'ils posent sur une herbe sans la  
» faire plier, des alouettes huppées qui vien-  
» nent presque se mettre sous les pieds du  
» voyageur, de petites tortues de ruisseaux  
» dont l'œil est vif et doux, des cigognes à  
» l'air pudique et grave, dépouillant toute  
» timidité, se laissent approcher de très-près  
» par l'homme et semblent l'appeler. En au-  
» cun pays du monde, les montagnes ne se  
» déploient avec plus d'harmonie et n'inspi-  
» rent de plus hautes pensées. Jésus semble  
» les avoir particulièrement aimées<sup>1</sup>. Les  
» actes les plus importants de sa carrière di-

<sup>1</sup> *Matth.* v, 4 ; *xiv*, 23 ; *Luc.* vi, 42.

» vine se passent sur les montagnes ; c'est là  
» qu'il était le mieux inspiré ; c'est là qu'il  
» avait, avec les anciens prophètes, de se-  
» crets entretiens, et qu'il se montrait aux  
» yeux de ses disciples déjà transfiguré. »

« ..... La campagne devait être délicieuse ;  
» elle abondait en eaux fraîches et en fruits ;  
» les grosses fermes étaient ombragées de  
» vignes et de figuiers ; les jardins étaient  
» des massifs de citronniers, de grenadiers,  
» d'orangers. Le vin était délicieux... Cette  
» vie contente, facilement satisfaite... se spi-  
» ritualisait en rêves éthérés, en une sorte de  
» mysticisme poétique confondant le ciel et  
» la terre... Pourquoi le compagnon de  
» l'époux jeûnerait-il pendant que l'époux est  
» avec eux ? La joie fera partie du royaume  
» de Dieu. N'est-elle pas la fille des humbles  
» de cœur, des hommes de bonne volonté ?  
» Toute l'histoire du christianisme naissant  
» est devenue de la sorte une délicieuse

» pastorale. Un Messie aux repas de nocces,  
 » la courtisane et le bon Zachée appelés à ses  
 » festins, les fondateurs du royaume du Ciel  
 » comme un cortège de paranymphe; voilà  
 » ce que la Galilée a osé, ce qu'elle a fait ac-  
 » cepter... La Galilée a créé à l'état d'ima-  
 » gination populaire le plus sublime idéal;  
 « car derrière son idylle s'agite le sort de  
 » l'humanité, et la lumière qui éclaire son  
 » tableau est le soleil du royaume de Dieu.

» Jésus vivait et grandissait dans ce milieu  
 » enivrant. » (Chapitre IV. *Passim.*)

Voilà donc ce qui sert de base aux projets  
 de Jésus : « un gigantesque rêve » de sa na-  
 tion, qui se croit faussement appelée par Dieu  
 à dominer et gouverner le monde. Voici ce  
 qui décide de la direction céleste de la doc-  
 trine du sublime réformateur : c'est qu'un  
 ambitieux politique a échoué en marchant  
 dans un autre sens sous ses yeux. Enfin, ce

qui prépare les succès de sa morale, c'est l'harmonie de la faune et la flore de la Galilée, avec la délicieuse pastorale du christianisme naissant.

Reprenons ces trois données :

« Ce rêve gigantesque » d'un Messie qui délivrerait Israël, comme tous les rêves, tire probablement son origine d'une réalité. En effet, M. Renan nous dit que six siècles avant que Jésus ait tenté de le réaliser, un poète (lisez un prophète) l'avait annoncé en des termes tels qu'on « l'aurait cru pénétré d'un regard de Jésus. » Ailleurs, M. Renan nous traduit lui-même un passage de ce même Ésaïe, relatif au futur serviteur de Dieu, en ces termes : « Le serviteur de Dieu s'élevait » comme un faible arbuste, comme un rejeton qui sort d'un sol aride; il n'avait ni » grâce ni beauté, accablé d'opprobres, dé- » laissé des hommes, tous détournaient de lui

» la face ; couvert d'ignominie, il comptait  
» pour un néant. C'est qu'il s'est chargé de  
» nos souffrances ; c'est qu'il a pris sur lui  
» nos douleurs. Vous l'eussiez tenu pour un  
» homme frappé de Dieu, touché de sa main.  
» Ce sont nos crimes qui l'ont couvert de  
» blessures, nos iniquités l'ont broyé, le châ-  
» timent qui nous a valu le pardon a pesé sur  
» lui, et ses meurtrissures ont été notre gué-  
» rison. Nous étions comme un troupeau er-  
» rant, chacun s'était égaré, et Jéhovah a  
» déchargé sur lui l'iniquité de nous tous.  
» Écrasé, humilié, il n'a pas ouvert la  
» bouche ; il s'est laissé mener comme un  
» agneau à l'immolation ; comme une brebis  
» silencieuse devant celui qui la tond, il n'a  
» pas ouvert la bouche : son tombeau passe  
» pour celui d'un méchant, sa mort pour  
» celle d'un impie. Mais, du moment qu'il  
» aura offert sa vie, il verra naître une pos-  
» térité nombreuse, et les intérêts de Jéhovah  
» prospéreront dans sa main. » (P. 8 et 9.)

A une autre page de ce chapitre IV, que nous analysons, nous voyons que le Juif, « grâce à une espèce de sens prophétique qui rend par moment le sémitique merveilleusement apte à voir les grandes lignes de l'avenir ; » et l'auteur nous apprend que « ces » idées couraient le monde et pénétraient » jusqu'à Rome, où elles inspiraient un cycle » de poèmes prophétiques. » En un mot, l'idée d'un Messie, partie du sein du peuple juif, s'était répandue dans le monde, et M. Renan ne voit là rien d'étonnant... Jésus s'empare de cette opinion, la transforme en un grand fait qui, selon sa propre prédiction, deux mille ans plus tard, couvre le monde. Cet accord du siècle d'Ésaïe avec le temps de Jésus, et de l'époque de Jésus avec la longue vie de l'Église réalisant les prophéties d'Ésaïe et de Jésus, ne prouve rien ; la prédiction est accomplie, mais l'accomplissement est vain, car tout miracle est impossible. Soit ; mais avouons que le prodige

tel que l'expose notre auteur est bien plus étonnant. Un peuple, parce qu'il est « sémitique, » est apte à prévoir l'avenir ! Un de ses poètes, six cents ans d'avance, dépeint le Messie tel que la vie de Jésus vient vérifier tous les points de la prédiction ! Après la mort de ce Jésus, sa parole s'accomplit pendant dix-neuf siècles, et tout cela parce que ce Messie improvisé a été assez heureux pour s'attribuer un rôle dans un rêve ! tout cela est un miracle plus grand que toutes les prophétie d'Ésaïe expliquées par un chrétien.

Voilà un des exemples qui donneront une idée de l'art admirable de notre écrivain. Une attente générale, fruit de prophéties juives, est répandue dans le monde à l'époque même où Jésus arrive et y répond. Jusqu'à ce jour le fait même est pris comme une preuve en faveur du christianisme. Erreur, nous dit M. Renan ; cela ne prouve rien. Le Messie ne répond pas à une attente providentielle,

mais une attente fortuite suscite le Messie et, une fois le personnage accrédité, son succès n'a plus rien d'étonnant. Nous n'attribuons pas ces paroles à M. Renan, mais elles résument sa pensée.

Soit ; ne disputons pas sur ce point, et portons la discussion sur le terrain où les adversaires veulent la placer. Si Jésus a voulu répondre à l'attente juive, comment l'a-t-il si grossièrement trompée en prétendant réaliser les prophéties sur le Messie dans un sens tout autre que le sens espéré par les juifs ? Les enfants d'Abraham attendent un royaume temporel flatteur pour leur orgueil ; le fils de Marie leur en offre un tout spirituel qui ruine leurs espérances, les humilie en les assimilant aux autres peuples et comprime leurs passions en exigeant la sainteté. Un tel royaume de Dieu devait être, et de fait a été souverainement antipathique aux juifs ; toutefois, même parmi ces juifs, Jésus

le prêche et le fait recevoir. Or, savez-vous comment Jésus a été conduit à transformer ainsi le royaume des Cieux qu'Israël rêvait? C'est en voyant Juda, son compatriote, si mal réussir dans ses plans ambitieux. « Ce fut probablement par réaction contre son erreur qu'il prononça l'axiome sur le denier de César. » Jésus... « profita de la faute de son devancier, et rêva un autre royaume et une autre délivrance. » (P. 61.)

N'est-ce pas abuser des mots que d'en faire un tel usage? n'est-ce pas mettre une image à la place d'une idée? nous comprenons bien qu'un ambitieux qui trouve dangereuse la carrière qu'il avait d'abord crue facile s'en détourne pour en ouvrir une autre sur la même terre, et satisfaire sa même ambition. Mais concevez-vous que trouvant la terre occupée il se tourne vers un ciel imaginaire? que, ne pouvant travailler à son œuvre, il se dévoue à celle d'un Dieu, et surtout d'un

Dieu qu'il dit faussement l'avoir chargé d'une mission? quels rapports peut-il exister entre les pensées d'un Gaulonite qui suscite des émeutes et celle d'un Jésus qui défend de tirer l'épée et déclare que « son royaume n'est pas de ce monde? » Non; celui qui a prêché et pratiqué le dévouement jusqu'à donner sa vie; celui qui avait un tel amour de la vérité et une telle horreur pour toute exagération de parole, qu'il mettait sur la même ligne le plus solennel serment et son simple oui ou non, cet être a dû avoir plus d'unité dans le caractère; je ne puis entendre une de ses paroles sans me sentir pénétré de confiance en sa parfaite sincérité. La pensée que Juda le Gaulonite l'émeutier ait pu réagir sur la conduite de l'auteur du Sermon sur la montagne, me répugne si fort que je ne me sens pas le courage de la discuter.

Selon notre auteur, Jésus se serait encore formé du royaume de Dieu des opinions dif-

férentes, selon les époques et les circonstances. (P. 271.) Ainsi, dans un temps, il n'y aurait vu d'abord que « l'avènement des pauvres. » « Le royaume de Dieu, dit-il, en « altérant la pensée du maître, est : 1<sup>o</sup> pour les » enfants et pour ceux qui leur ressemblent ; » 2<sup>o</sup> pour les rebutés de ce monde, victimes » de la morgue sociale, qui repousse l'homme » bon, mais humble ; 3<sup>o</sup> pour les hérétiques » et schismatiques, publicains, samaritains, » païens de Tyr et de Sidon. » (P. 179.)

On le voit, dans ces termes, c'est comme le dit très-bien M. Renan « un appel au peuple » ; « c'est la doctrine que les pauvres seront seuls sauvés, que le règne des pauvres va venir. » (P. 179.) Disons-le, c'est une caresse à la plèbe pour l'attirer dans le parti de celui qui la berce de promesses mensongères, et au jour venu s'en servir.

Eh bien, une telle pensée entrera-t-elle jamais dans l'esprit de Jésus? nous dirons

moins : même à ne tenir aucun compte des vues intéressées qu'on lui suppose, Jésus a-t-il jamais promis le royaume des Cieux aux pauvres, par cela seul qu'ils étaient pauvres? Non, jamais. Le lui attribuer serait fausser sa pensée; et, sa vraie pensée, M. Renan va nous la faire découvrir. Les prophètes, dit excellemment notre critique, » avaient tonné sans cesse contre les grands » et établi une étroite relation, d'une part, » entre les mots de riche, impie, violent, mé- » chant; de l'autre, entre les mots de pau- » vres, doux, humble, pieux. » (P. 181.)

Voilà le nœud de la difficulté : dans le langage de la Bible, pauvre signifie souvent humble, et voici maintenant la doctrine de Jésus. La pauvreté qui préoccupe le Messie n'est pas la pauvreté en or ou en argent; c'est la pauvreté en vertu, en justice. Dès lors l'humilité dont il parle n'est pas le sentiment de l'indigence des biens matériels,

mais le sentiment de l'indigence des qualités morales. Le sauvé ne sera pas celui qui aura senti et confessé sa misère physique, mais celui qui aura déploré sa misère spirituelle ; en un mot, le gracié n'est pas le mendiant, mais le repentant.

Cette interprétation est si simple qu'elle s'impose d'elle-même ; on va voir que c'est celle de Jésus. Pour nous en convaincre, suivons les exemples cités par M. Renan. Prenons d'abord le plus connu, la parabole de l'*Enfant prodigue* où « nous dit notre auteur, celui qui a failli nous est présenté comme ayant une sorte de privilège d'amour sur celui qui a toujours été juste. » (P. 186.) Deux idées, deux erreurs. D'abord, il ne s'agit pas de « celui qui a failli, » mais de celui qui est revenu disant : « Père, j'ai péché » contre le ciel et contre toi ; je ne suis pas » digne d'être appelé ton fils, traite-moi » comme un de tes esclaves. » C'est-à-dire

que la parabole met en saillie le repentir et en fait la cause du pardon. En second lieu, il n'est pas exact non plus de voir là un privilège en faveur du coupable et à l'exclusion du juste, puisque le père, s'adressant à ce dernier, lui dit : « Mon fils, tu es toujours avec moi et tout ce que j'ai est à toi » (*Luc*, xv, 31.) Et notez que ce juste, selon M. Renan, fait des reproches à son père pour avoir donné un repas ; accuse son frère de vices dont le récit ne parle pas et regrette de n'avoir pas reçu un chevreau pour se divertir avec ses amis !

Prenez l'exemple de Zachée le Publicain, qui court au-devant de Jésus, le reçoit dans sa maison, donne la moitié de sa fortune aux pauvres et offre une restitution quadruple à quiconque il a pu faire tort. D'après M. Renan, Jésus pardonne au riche Zachée parce que, « par suite de quelque préjugé, il était mal vu de la société. » (P. 189.) — Non ; il

lui pardonne parce qu'il le trouve dans un état d'esprit tel qu'il consent à reconnaître ses concussions et à les réparer; parce qu'il s'humilie et se repent.

« Il préférerait hautement, continue notre auteur, les gens de vie équivoque et de peu de considération aux notables orthodoxes. Oui, Jésus préférerait ces gens, non parce qu'ils étaient de « mauvaise vie, » mais parce qu'ils se repentaient de l'avoir été; et s'il n'avait pas la même prédilection pour ces notables orthodoxes, c'est que les « notables » orgueilleux n'éprouvaient pas le besoin de se convertir. » N'opposez donc pas la mauvaise vie des uns à la notabilité des autres, mais la foi, la confiance des premiers à l'impénitence des seconds.

Nous ne voudrions pas faire ici une leçon d'exégèse; qu'on nous permette donc de couper court sur ce sujet par une affirmation

péremptoire que jamais Jésus n'a flatté le pauvre, jamais caressé la populace; mais toujours pardonné au repentir et toujours stigmatisé les vices des petits comme des grands<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voici quelques exemples de ces paroles évangéliques faussées.

Jésus, dans ses enseignements, subordonne les intérêts de cette vie passagère à ceux de la vie éternelle; il ne s'agit pas d'abandonner la terre pour le ciel, mais de faire tourner la possession et l'usage des biens matériels au profit des trésors spirituels et moraux. Quoi de plus simple et de plus sage? Cependant M. Renan ne craint pas d'affirmer que Jésus « répétait souvent que celui qui a trouvé le royaume de Dieu doit l'acheter au prix de tous ses biens, et qu'en cela il fait encore un marché avantageux. » (

) Comment acheter ce que Jésus donne gratuitement? (

) Et comment aurait-il exigé que nous vendissions nos biens terrestres, le maître qui avait dit : « Recherchez premièrement le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par-dessus? » (

) N'est-ce pas faire violence à des paroles qu'on ne voulait pas comprendre? La forme paradoxale des préceptes de Jésus n'explique-t-elle pas tout? Voudriez-vous faire croire, par exemple, que Jésus ait voulu que ses disciples souffletés sur la joue droite tendissent la gauche, lui qui, frappé d'un soufflet, dit calmement : « Si j'ai mal parlé, fais voir ce

Enfin, au nombre des causes qui ont concouru aux succès de Jésus, M. Renan place

que j'ai dit de mal; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu? »

Autre exemple. M. Renan nous dit que pendant la première génération chrétienne « la propriété était » interdite, » et il donne en note, comme pièce justificative, l'indication d'un passage que nous citerons : « La multitude de ceux qui avaient cru n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, et personne ne disait que ce qu'il possédait fût à lui en particulier; mais toutes choses étaient communes entre eux. (*Actes*, iv, 32.) Nous le demandons, est-ce là une interdiction, une loi? N'est-ce pas purement l'énoncé d'un fait? Ce fait était-il général et absolu? Si le bon sens ne disait pas déjà le contraire, nous ferions remarquer qu'immédiatement après, lorsque Ananias et Saphira remettent à la communauté partie du prix d'une terre vendue en affirmant que c'est la somme entière, Pierre leur déclare qu'ils auraient pu garder le bien-fonds, que même après l'avoir vendu ils avaient droit d'en retenir la valeur, et que leur crime n'est pas d'avoir gardé une partie de l'argent, mais en affirmant à faux l'avoir remis complet, « *d'avoir menti à Dieu?* »

Comment M. Renan a-t-il pu prendre à la lettre le précepte sur ceux qui se font eunuques pour le royaume de Dieu? (P. 309.) La parole qui suit immédiatement, « que celui qui peut comprendre ceci le comprenne, » n'était-elle pas un avertissement assez clair que le sens littéral devait être écarté? Certes, ce n'est

quoi? le climat, la végétation, les vallées et les montagnes de Galilée!

ni l'esprit de haute critique ni l'intelligence qui marquent à M. Renan.

Et en affirmant que « la cessation de la génération fut souvent considérée comme un signe et la condition du royaume de Dieu, » aurait-on voulu nous faire croire qu'il s'agissait ici du royaume de Dieu sur la terre, alors qu'il est dit clairement qu'il est question de ce qui se passera « après la résurrection, » lorsque hommes et femmes seront comme des anges dans le ciel?

Enfin, à la veille de sa mort, Jésus exprime son angoisse dans l'attente du martyre, et son désir que cette heure arrive, car il faut bien qu'elle arrive pour qu'elle passe. C'est le frémissement de la nature humaine qui, dans la perspective éloignée d'une terrible épreuve, voudrait en abrégé l'attente, puisque l'épreuve ne saurait être supprimée. Voilà ce que la lecture non interrompue de deux versets (*Luc*, XII, 49 et 50) suffit à faire comprendre. M. Renan aime mieux briser le contexte et faire signifier à la première moitié précisément le contraire de l'ensemble : « Son sang, dit-il, lui paraissait comme l'eau d'un second baptême dont il devait être baigné, et il semblait possédé d'une hâte étrange d'aller au-devant de ce baptême qui seul pouvait éteindre sa soif. » (P. 316 et 317.)

On comprend très-bien que notre auteur, de retour d'Orient, éprouve le besoin de nous retracer les lieux célèbres qu'il a visités et même de nous convier à partager les impressions qu'il y a reçues ; son merveilleux talent était bien propre même à nous le faire souhaiter. Mais quand, dans une méditation sérieuse, il s'est dit : Je vais exposer au monde les causes qui ont inspiré à Jésus les doctrines qui ont renouvelé l'univers moral, comment a-t-il eu le courage de mettre au nombre de ces causes, la configuration de la contrée, ses puits, ses ombrages, son lac, les oiseaux des airs ? Quand il s'est demandé quelles affinités pouvaient avoir fait accepter les préceptes de Jésus aux habitants de la Galilée, comment a-t-il pu les voir dans « une nature ravissante, qui contribue à former un esprit » moins austère, moins âprement monothéiste, qui imprime à tous les rêves de la Galilée un ton idyllique et charmant ? Comment a-t-il pu qualifier « l'histoire du

christianisme naissant une délicieuse pastorale » pour le mettre en harmonie avec une Galilée qui « fait accepter un Messie aux repas de noces, la courtisane et le bon Zachée appelés à des festins, et les fondateurs du royaume du ciel comme un cortège de paranymphes? » Voudrait-on nous faire supposer que Jésus courait les fêtes mondaines? qu'il convoquait une courtisane à sa table? que ses apôtres faisaient cortège à l'époux dans une noce? Ces deux ou trois traits péniblement réunis et faussés ne dévoilent-ils pas un désir de l'écrivain d'amoindrir son héros? Est-ce Jésus qui avait invité cette courtisane? Est-ce seulement son hôte? Ne nous est-il pas dit au contraire qu'elle vint d'elle-même, non en coupable, mais en repentie? Ces apôtres paranymphes sont-ils plus qu'une métaphore? Jésus *aux* repas de noces y est-il venu bien des fois? Tous ces efforts, pour amplifier, dénaturer les faits, n'accusent-ils pas une intention hostile? Et ces « montagnes

qui inspirent de hautes pensées » et où « Jésus était le mieux inspiré ; » « ce vin qui est délicieux et dont on buvait beaucoup ? » « cette vie contente qui se spiritualisait en une sorte de mysticisme poétique » confondant le ciel et la terre, tout cela ne laisse-t-il pas percer le désir de rabaisser l'œuvre si élevée de Jésus au niveau des joies de la terre et d'humaniser ainsi ce que d'autres ont divinisé ? Nous en convenons, la tentative a quelque chose de nouveau, d'inattendu ; elle pourra faire fortune auprès de quelques littérateurs ; mais sa nouveauté même prouve combien elle est peu naturelle, loin du vrai. Son auteur, qui, pour le besoin de sa cause, trouve le Jésus des premiers jours si facile, si joyeux, pour le besoin de la même cause découvrira plus tard en lui « un sentiment âpre et triste de dégoût pour le monde, d'abnégation outrée, qui caractérise la perfection chrétienne, » et lui reprochera « dans ses moments de guerre contre les besoins les plus légitimes du cœur »

d'avoir « oublié le plaisir de vivre, d'aimer, de voir, de sentir. » (P. 313.)

Mais, de tous les secours qu'apportèrent à Jésus, fondateur de religion, son siècle, son peuple et sa patrie, le plus considérable fut la foi de ses compatriotes à la possibilité et même à la fréquence des miracles; non-seulement le peuple y croyait, mais encore les aimait, en voulait de force ou de gré. Écoutez M. Renan : « Le miracle est d'ordinaire » l'œuvre du public, bien plus que de celui à » qui on l'attribue. Jésus se fût obstinément » refusé à faire des prodiges, que la foule en » eût créé pour lui... Les miracles de Jésus » furent une violence que lui fit son siècle, » une concession que lui arracha la nécessité » passagère. » (268.)

M. Renan part de cette supposition pour atteindre deux buts en apparence opposés, mais en réalité concordant à l'appui de sa

thèse. Nous l'avons vu, selon notre auteur, Jésus était à la fois un être moral et un imposeur; c'est dans cette hypothèse du bien et du mal fondus dans le même être, que notre écrivain pense rencontrer l'approbation de son lecteur. En attribuant ce caractère in-conséquent à Jésus, on a l'avantage de paraître plus impartial. Et d'ailleurs, le manque de rigidité morale, n'est-ce pas le fond de la nature humaine? Le biographe sera donc écouté favorablement quand il nous dira que « Jésus ne fut thaumaturge que tard et à contre-cœur; qu'il n'exécuta ses miracles qu'après s'être fait prier, avec une sorte de mauvaise humeur; qu'il fait des miracles en cachette, et recommande de n'en rien dire.<sup>1</sup> »

<sup>1</sup> Pour le dire en passant, voici la ligne de conduite de Jésus sollicité à faire un miracle : il l'accorde à la foi, il le refuse à l'incrédulité. Si l'on veut y réfléchir, on sentira l'excellence de cette règle. En effet, la foi chrétienne n'est pas un acte de crédulité, mais de confiance; c'est-à-dire qu'elle part d'une disposition morale. Croire en un Dieu bon et puissant, en un Sauveur qui pardonne et donne la vie éternelle, c'est

Il y a plus que tout cela, ce sont les amis, les disciples d'un zèle indiscret qui prépa-

déjà aimer ce Dieu, ce Sauveur, et lui demander un miracle, c'est de fait en attendre une faveur qui augmentera la foi, l'amour, et, par conséquent, l'obéissance. Aussi voyons-nous dans les récits évangéliques que les croyants qui ont été exaucés en général suivent et servent Jésus. Les incrédules, au contraire, en réclamant un prodige, font preuve de perversité; ils veulent ainsi confondre celui qu'ils font semblant de prier. D'avance, ils sont décidés à ne pas croire. Si la faveur leur était accordée, ils l'attribueraient au démon plutôt qu'à Dieu, car ils seraient ainsi justifiés de ne pas céder aux exhortations de celui qui vient de l'accomplir. C'est ainsi que s'explique que Jésus, dans sa patrie, ne peut faire aucun miracle (*Marc*, vi, 5); à cause de leur incrédulité, ajoute Matthieu (xiii, 58); explication que M. Renan, qui la connaissait, aurait bien dû nous donner. — C'est ainsi que, devant la Syro-phénicienne, Jésus garde d'abord le silence, puis répond presque par un refus et finit par accorder largement ce qu'on lui demande, quand ses retards ont servi à manifester la grande foi de cette femme. (*Matth.*, xii, 16.) Ainsi s'explique encore la recommandation de Jésus aux malades par lui guéris de garder le silence sur leur route pour aller droit au grand-prêtre qui devait légalement constater la guérison. (*Matth.*, viii, 4, etc.) D'autres fois, cette défense est expliquée dans le texte même par l'application d'une prophétie à Jésus qui fait le bien sans chercher le

rent à Jésus des prodiges sans qu'il s'en doute. On lui force la main, il vient innocemment pleurer au tombeau d'un ami ; tout à l'heure on lui persuadera qu'il l'a ressuscité, et, s'il ne peut pas le croire, il consentira, du moins, à le laisser croire... Mais cet exemple vaut la peine d'être cité ; nous aurons soin d'abréger.

« Les amis de Jésus désiraient un grand  
 » miracle... Jésus, désespéré, poussé à bout,  
 » ne s'appartenait plus... Il semble que Lazare

bruit. (*Matth.*, XII, 16 à 20.) D'autres fois on découvre par ce qui précède ou par ce qui suit, que Jésus voulait, en gardant le silence sur ses prodiges, éviter les persécutions prématurées qui l'auraient empêché de remplir sa tâche. (*Marc*, VIII, 30 ; *Luc*, IX, 21.) Nous voulons croire que M. Renan ait ignoré ou dédaigné ces explications ; mais comment a-t-il pu, pour rendre son accusation plus acceptable, affirmer que Jésus refuse ou retarde ses prodiges à cause « de la grossièreté de leur esprit » (p. 264), tandis que c'est pour la perversité « de cette race adultère, incrédule, méchante ? » (*Matth.*, XII, 39 ; XVII, 20.) Cette altération peut bien être sans intention, mais à coup sûr elle n'est pas sans portée.

» était malade, peut-être Lazare pâle encore  
» de sa maladie se fit-il entourer de bandelet-  
» tes, comme un mort, et enfermer dans son  
» tombeau de famille. Marthe et Marie vin-  
» rent au-devant de Jésus... et le conduisi-  
» rent à la grotte. L'émotion qu'éprouva Jésus  
» près du tombeau de son ami qu'il croyait  
» mort, put être prise par les assistants pour  
» ce trouble, ce frémissement qui accompa-  
» gnaient les miracles... Jésus... désire voir  
» encore une fois celui qu'il avait aimé, et,  
» la pierre ayant été écartée, Lazare sortit  
» avec ses bandelettes et la tête entourée d'un  
» suaire... » (360 à 362.)

Il faut que M. Renan compte beaucoup sur l'ignorance du texte évangélique chez ses lecteurs pour oser travestir ainsi le caractère de Jésus et de ses amis ! Il faut qu'il fasse grand fond sur les sympathies de ses admirateurs pour présenter comme probable la plus absurde, la plus repoussante des suppo-

sitions. Voilà un homme (je ne dis pas un dieu, je ne dis pas même un prophète, mais simplement un homme); voilà un homme que M. Renan croit doué de la plus belle âme dont l'histoire ait conservé le souvenir; il est si pur, si noble, si saint que ses amis de Béthanie l'aiment jusqu'à l'adoration. Et puis ses amis qui l'adorent pour sa sainteté, s'entendent pour jouer une comédie qui va jusqu'à profaner la tombe, et simuler un mort pour simuler ensuite une résurrection! Comme tout cela est digne d'un ami sérieux et malade, de Jésus créateur d'un monde moral! comme tout cela est simple, naturel! comme tout cela serait ridicule, si ce n'était pas si triste! Vous représentez-vous un convalescent encore pâle qui s'entoure de bandelettes, et va se mettre dans un tombeau pour y attendre le divin docteur mandé pour le guérir, et qui sera bien agréablement surpris de voir Lazare qu'il croit mort sortir vivant du sépulcre, sans compter qu'on

pourra faire passer la plaisanterie pour un miracle, et faire cadeau au maître de la gloire d'une résurrection ? Mais si les meilleurs amis de Jésus, si Jésus lui-même, avaient pu se prêter à cette infâme mascarade, ils ne mériteraient pas même votre réfutation.

Nous pensons, comme M. Renan, que de tous temps le peuple, et en particulier le peuple juif, à l'époque où vivait Jésus, s'est montré fort crédule. Nous ajouterons même, si l'on veut, que le nombre des miracles attribués à Jésus a été exagéré par la tradition; enfin, pour ne rien laisser à désirer dans la largeur de notre concession hypothétique, nous supposerons que l'importance même de chacun de ces prodiges a été grandie; mais après tout cela les miracles auront-ils disparu de la vie de Jésus ? Oubliez-vous donc que cette vie en est entièrement tissée et que, quand vous en aurez retranché un à chaque page, il en restera encore dix sur

chaque feuillet? que lorsque vous aurez réduit les deux multiplications des pains à une et les cinq mille personnes nourries à cinq cents, il restera encore là plus de prodige qu'il n'en faut pour exiger l'intervention de Dieu? Si vous voulez retrancher tout miracle de la vie de Jésus, il faut en venir à soutenir que, dans une réputation et un succès uniquement acquis par des prodiges, tout est sans fondement; que ce peuple qui suit Jésus dans les champs, dans les villes, ces sénateurs qui s'attaquaient à sa personne jusqu'à le faire mourir, ces apôtres opiniâtres jusqu'à donner leur vie pour attester ces prodiges; que toute cette génération de témoins, peuple, sénateurs et apôtres, ont tous agi sans motif, sans raison... Pour nous restreindre dans la limite infranchissable des faits, il faudra soutenir que tous se sont agités, disputés, battus pendant toute leur vie, parce que jadis un homme du peuple avait prononcé quelques paroles sur une montagne ou dans

un carrefour ! Car, enfin, vous en conviendrez, cet homme n'avait à son service ni armes, ni argent, ni influence; amis et ennemis ne lui attribuent que deux choses : des paroles et des miracles. Si les miracles sont faux, il ne reste que les paroles ; et ce serait ces quelques paroles qui auraient bouleversé toute la Judée ! s'il en était ainsi, le miracle reviendrait sous une autre forme, et l'on pourrait dire avec vérité : « Voix de Dieu et non pas d'un homme ! »

De toutes les explications humaines naturelles que M. Renan aurait pu nous donner des succès de Jésus auprès de ses contemporains, il en est une dont il n'a rien dit et qui selon nous eût été la meilleure. Nous l'indiquerons.

S'il est une prétention hautement affichée par Jésus c'est celle de pardonner, de sauver les pécheurs. Nous nous garderions bien de

prétendre ici qu'il eût en effet ce pouvoir divin; non. Nous affirmons seulement qu'il l'affichait, qu'il a dit à un homme placé par la foi devant lui : « Tes péchés te sont pardonnés, » et aux pharisiens lui reprochant sa fréquentation des gens de mauvaise vie : « Ce ne sont pas les justes que je suis venu appeler à la repentance, mais les pécheurs. Je suis venu chercher et sauver ceux qui étaient perdus. » Sur la croix, il ouvre le paradis à un brigand qui confesse ses crimes et le prie. Dans le parvis, il renvoie absoute la femme accusée, qui, loin de se justifier, attend humblement l'exécution de sa sentence. A l'institution de la Cène, il déclare à ses apôtres que son sang est répandu pour la rémission des péchés de plusieurs. Maintes fois, parlant de ses souffrances et de sa mort, il déclare que c'est pour cette heure même qu'il est venu. Zachée, l'enfant prodigue, le péager, la courtisane, chez Simon, sont tous de grands coupables sauvés, c'est-à-dire

graciés, mis en possession du ciel sans mérite aucun, sans droit quelconque; en un mot, c'est partout et toujours sous mille formes la rémission des péchés. Supposons ce pardon illusoire, son offre restait cependant puissante sur le cœur de ceux qui croyaient la tenir de la bouche d'un dieu. Cette persuasion devait avoir ses conséquences : pour faire observer les préceptes, pratiquer le culte, supporter les persécutions; enfin une éternité, donnée par Jésus et acceptée par ses disciples, devait influencer sur la vie, la conduite des croyants. Comment M. Renan ne s'en est-il pas douté? Et, s'il s'en est aperçu, comment n'en a-t-il pas parlé? Sans l'obliger à croire au pardon des péchés par la mort expiatoire du Christ, l'énoncé de ce fait historique aurait eu l'avantage d'expliquer l'entraînement de tout un peuple après un homme qui ne faisait pas de miracles, mais qui promettait un ciel au repentir. Faudrait-il supposer que M. Renan a passé complètement sous

silence toute idée de rédemption, précisément parce qu'il savait qu'elle était chère à ceux dont il combat la foi avec une apparente indifférence ? Penserait-il peut-être que l'expédient le plus efficace pour ruiner cette doctrine, serait de ne pas même paraître l'apercevoir dans les Évangiles ?

Effacer de l'Évangile la rédemption après en avoir retranché le miracle, serait en effet le sûr moyen d'enlever toute trace de christianisme dans le monde. Vaine tentative ! Il existe au fond des âmes droites et humbles un besoin si vrai de miséricorde que toutes les vies de Jésus par M. Renan, Strauss ou autres écrivains dans le même esprit, ne parviendront jamais à détourner ces âmes de la source d'eau vive qui jusqu'à ce jour les a désaltérées dans l'Évangile de grâce. Vous pouvez bien leur dire qu'elles se trompent, que le miracle est impossible, que la rédemption est une juiverie ; ces âmes resteront

inébranlablement attachées à Jésus-Christ rédempteur. Discutez autant que vous voudrez, elles vous répondront : « Je ne sais si la critique transcendante vous a livré des secrets qui échappent au commun des mortels ; mais ce que je sais bien, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois, j'étais altéré et maintenant je n'ai plus soif, j'étais tourmenté, misérable, et à cette heure je suis paisible et heureux. »

Bien que cette réponse soit excellente, ce n'est cependant pas celle que je veux faire ; elle pourrait paraître une fin de non-recevoir. J'essayerai donc de rendre un compte plus explicite de ma foi. A ma manière je tracerai la vie de Jésus-Christ.

Je me dis, comme M. Renan, que pour soumettre ma raison il faut qu'on me présente « une doctrine unique et adoptée de toute l'humanité. <sup>1</sup> » Mais on ne peut pas

<sup>1</sup> *Études historiques et religieuses*, VII.

demander que cette universalité soit complète de toute éternité; surtout quand on admet d'ailleurs une vérité qui n'est qu'un éternel devenir. Tout ce qu'on peut raisonnablement exiger, c'est que cette religion se montre dès l'origine de l'histoire. Or, cette exigence est satisfaite. De l'aveu même de M. Renan, « la race sémitique a la gloire » d'avoir fait la religion de l'humanité. Bien » au delà des confins de l'histoire, sous sa » tente restée pure des désordres d'un monde » déjà corrompu, le patriarche inbédou (pour » ne pas dire Abraham) préparait la foi du » monde. Une forte antipathie contre les » cultes voluptueux de la Syrie, une grande » simplicité de rituel, l'absence complète de » temple, l'idole réduite à d'insignifiants » thérâphim, voilà sa supériorité. Entre toutes » les tribus des Sémites nomades, celle des » Beni-Israël était marquée déjà pour d'im- » menses destinées. Une loi très-ancienne- » ment écrite sur des tables de métal et qu'ils

» rapportaient à leur grand libérateur Moïse,  
» était déjà le code du monothéisme, et ren-  
» fermait, comparée aux institutions d'Égypte  
» et de Chaldée, de puissants germes d'égalité  
» sociale et de moralité. (P. 6.)

Vous voyez que ma révélation remonte haut, puisque elle vient « de bien au delà des » confins de l'histoire ; » « elle y a été bien » protégée, puisque déposée dans les mains » d'un Bédouin, elle y est restée supérieure en » égalité sociale et en moralité à la Chaldée » et à l'Égypte. » Et cette religion fut si merveilleusement préservée de toute atteinte au milieu des peuples idolâtres, que le même écrivain n'a pas pu mieux faire pour peindre son influence que de dire : « le désert est mo- » nothéiste<sup>1</sup>. » Si ce mot n'explique rien, il constate au moins un fait : l'existence surprenante d'une peuplade monothéiste enser-

<sup>1</sup> *Études historiques et religieuses*, p. 67.

rée dans un cercle de nations idolâtres sans que, malgré le contact journalier, ce monothéisme fût altéré. Voilà donc mon motif pour croire que ce monothéisme est une révélation, c'est que je le trouve chez des Bédouins dès l'origine de l'histoire, et qu'il n'a pas été dépassé par l'élite des philosophes de nos jours. Abraham, Isaac et Jacob ont commencé sans effort juste au point où en sont arrivés, aidés par la Bible, MM. Cousin, Jules Simon et peut-être Ernest Renan.

Ma religion tendant à devenir universelle, telle qu'il la faut à vous et à moi pour la croire divine, après avoir commencé sous la tente d'une famille patriarcale, s'est étendue à toute une tribu, à tout un peuple. Vous nous dites vous-même : « Les dépositaires de » l'esprit de la nation semblent écrire sous » l'action d'une fièvre intense.... Jamais » l'homme n'avait saisi le problème de l'a- » venir et de sa destinée avec un courage

» plus désespéré... Ne séparant pas le sort  
» de l'humanité de celui de leur petite race,  
» les penseurs juifs (dites les prophètes) sont  
» les premiers qui aient eu souci d'une théo-  
» rie générale de la marche de notre espèce.  
» Le juif possède une espèce de sens prophé-  
» tique qui rend par moment le sémite mer-  
» veilleusement apte à voir les grandes  
» lignes de l'avenir. » (P. 47.)

Pour ne pas être dupe de mon propre désir, je ne prends de tous ces prophètes que celui exalté par l'adversaire de la divinité de Jésus-Christ, et pour ne pas même multiplier à tort ces prédictions, je me borne à la seule citée par M. Renan et traduite par lui. Le serviteur prédit est « accablé d'op-  
» probres, délaissé des hommes, couvert  
» d'ignominie ; il se chargera de nos souf-  
» frances, il prend sur lui nos douleurs, ce  
» sont nos crimes qui l'ont couvert de bles-  
» sures. Le châtement qui nous a valu le

» pardon a pesé sur lui. Jéhovah a déchargé  
 » sur lui l'iniquité de nous tous. Écrasé,  
 » humilié, il n'a pas ouvert la bouche, il  
 » s'est laissé mener comme un agneau à l'im-  
 » molation, comme une brebis silencieuse  
 » devant celui qui la tond. Son tombeau  
 » passe pour celui d'un méchant, sa mort  
 » pour celle d'un impie. Mais du moment  
 » qu'il aura offert sa vie, il verra naître une  
 » postérité nombreuse, et les intérêts de Jé-  
 » hovah prospéreront dans sa main. »

Toujours pour ne pas m'égarer, je me colle à mon sage critique, et je vois qu'après les prédictions d'un Messie se répand son attente et chez les juifs et chez les païens, jusqu'au centre de la civilisation romaine, je trouve « un cycle de poèmes prophétiques. » (P. 48.) Quand l'attente est générale, arrive un homme qui se dit le Fils de Dieu. D'après notre auteur il ne fait aucun miracle, mais du moins le premier il proclame « le Dieu

» de l'humanité... S'élevant hardiment au-  
» dessus des préjugés de sa nation, il établit  
» son universelle paternité... il fonde le vrai  
» royaume de Dieu que chacun porte en son  
» cœur... (P. 78.) Sa morale est la plus  
» haute création qui soit sortie de la con-  
» science humaine, le plus beau code de la  
» vie parfaite qu'aucun moraliste ait tracé... »  
(P. 84.) « Une idée absolument neuve, l'idée  
» d'un culte fondé sur la pureté de cœur, et  
» sur la fraternité humaine, faisait par lui  
» son entrée dans le monde, idée tellement  
» élevée que... de nos jours, quelques âmes  
» seulement sont capables de s'y prêter. »  
(P. 90.) « Jésus était plus que le réforma-  
» teur d'une religion vieillie, c'était le créa-  
» teur de la religion éternelle de l'huma-  
» nité. » (P. 332). Ce Jésus, toujours sans  
accomplir aucun prodige, jette dans le monde  
quelques mots qui deviennent autant de  
germes féconds, tels que celui-ci : » Rendez à  
» César ce qui est à César, et à Dieu ce qui

» est à Dieu. » « Mot, dit M. Renan, d'un  
» spiritualisme accompli et d'une justesse  
» merveilleuse, qui a fondé la séparation  
» du spirituel et du temporel et a posé la  
» vraie base du vrai libéralisme et de la vraie  
» civilisation... » (P. 348.) Ce Jésus, sans  
prodige ni miracle en Judée pendant sa vie,  
accomplit le plus étonnant des prodiges, le  
plus grand des miracles après sa mort, il ré-  
génère l'âme de l'humanité ; il crée un monde  
spirituel, comme Dieu en a créé un physique,  
et cela par sa simple parole ; non par des  
guérisons merveilleuses, non par des résur-  
rections inouïes ; mais sans miracles, sans  
prodiges, l'entendez-vous bien ? Comme vous  
le dites vous-même, sans prodige ni miracle  
Jésus, en articulant quelques syllabes, trans-  
forme l'univers moral... et vous ne voulez  
pas que dans cette transformation je voie la  
preuve de sa mission divine ? Il a fait seul ce  
qu'aucun fondateur de religion n'a pu faire ;  
il l'a fait d'une manière admirable qui le pose

incomparable à tout autre, et vous ne voulez pas que je l'estime au moins véridique? Vous trouvez plus rationnel de supposer qu'il a fondé la moralité et la civilisation par un mensonge que par la sincérité? Permettez-moi de vous opposer un mot que j'ai recueilli de la bouche d'un homme que vous-même tenez pour une lumière des temps modernes. Le savant Bunsen me disait un jour dans un entretien sur les miracles : « Il y a pour moi » deux miracles incontestables : la création » de l'univers par Dieu, et la régénération » du monde par Jésus-Christ. » Les prémisses de Bunsen me suffisent et je conclus : « Tel Père, tel Fils. »

On peut nous opposer deux grands faits. Le premier, c'est que d'autres religions ont eu des résultats non moins considérables. Les adorateurs de Boudha ne sont pas moins nombreux que ceux de Jésus-Christ. C'est vrai. Aussi la force de notre argument est-il

dans la nature de l'œuvre accomplie. L'œuvre du Christ sur la terre est toute différente de celle de tous les faiseurs de religion. Elle n'est pas plus morale; elle seule est morale, elle seule conduit à la vraie civilisation.

Le second fait qu'on pourrait nous opposer, ce sont les misères de tous genres de l'Église. Nous n'avons qu'un mot à répondre. Jésus-Christ n'a jamais dit qu'il suffirait de se dire chrétien pour être sien. Au contraire, il a prévu les hypocrites et les lâches, et il a laissé à tous la liberté de ne pas se convertir.

Ainsi tous les efforts tentés pour amoindrir les origines du christianisme ne réussissent qu'à mieux établir sa divine origine. Prouvez-moi si vous le pouvez que les Évangiles ne sont pas authentiques, que les Écritures ne sont pas inspirées, qu'aucun mi-

racle n'eut jamais lieu ; prouvez-moi que Jésus et ses apôtres n'étaient que de pauvres juifs, de simples provinciaux, ignorant l'histoire, sans notion d'aucune science, sans la plus légère teinte de littérature; prouvez-moi tout cela très-clairement ; vous aurez préparé le triomphe de Jésus-Christ, et je vous répondrai : Cet homme du peuple sans miracle ni prodige n'en a pas moins changé la face du monde ; il l'a changée après l'avoir prédit ; il l'a changée pour la faire telle que toute votre science et toute votre habileté sont incapables ni de faire rien de semblable, ni de défaire ce qu'il a fait. Remarquez bien qu'il n'a pas réussi mieux que vous ni que tout autre fondateur de religion. Non, lui seul a réussi. Sa morale, comparée à toutes les autres morales, ne leur est pas supérieure ; elle est toute différente ; à côté de l'Évangile, tels préceptes de Socrate sont même immoraux, et pour y trouver quelque chose d'analogue au Nouveau Testament, il faut remonter à

l'Ancien d'où finalement il est sorti<sup>1</sup>. Cette morale, Jésus ne l'a pas seulement formulée, prêchée, il l'a inoculée au monde, il l'a mise dans les cœurs, dans la vie de millions d'hommes pendant des milliers d'années. Et tout cela sans miracle ancien ni moderne. Si le monde se civilise, c'est dans les contrées où ce Jésus est connu; s'il y a quelques vraies sciences, quelques vertus réelles, c'est dans les nations où l'Évangile est lu; si quelques peuples s'occupent d'instruire, de civiliser les barbares, c'est le peuple chrétien. Il ne se fait de bien ici-bas qu'aux lieux mêmes où la foi de Jésus a passé. Je vous le répète donc : Mieux vous établirez dans les origines du christianisme l'absence de miracles, plus les résultats obtenus sans eux, résultats immenses, magnifiques, uniques, me paraîtront

<sup>1</sup> M. Renan se plaît à répéter que Hillel a précédé Jésus; oui, mais Hillel s'était inspiré des Prophètes, et il en faut toujours revenir à la source première, la Bible.

divins. D'après un principe posé par M. Renan que « les faits doivent s'expliquer par des » causes proportionnées, » je dirai : Ces résultats sont supérieurs à l'homme, donc leurs causes remontent à Dieu.

FIN

---

Imprimerie L. TOIXOT et Co, à Saint-Germain.